

Scénario du film «1915 — Grigori Raspoutine. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze»
écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

Résumé du scénario :

En 1915, alors que l'armée russe recule et que l'Empire vacille, Grigori Raspoutine devient le personnage central d'un drame où se mêlent mystique, pouvoir et décadence.

Proche de Nicolas II et de l'impératrice Alexandra Fiodorovna, il est considéré par eux comme la voix du "peuple russe" et comme un intercesseur presque sacré, notamment auprès de l'héritier malade, le tsarévitch Alexeï.

Autour de lui gravitent grands-ducs, princesses monténégrines, ministres, policiers et hiérarques de l'Église, tous cherchant protection, influence ou argent.

Raspoutine impose son langage cru, son tutoiement, sa brutalité, et joue des ambitions de chacun pour placer ou renverser ministres, évêques et premiers ministres.

Tandis que la presse commence à attaquer le "starets" pour sa vie débauchée, la censure tente encore de le protéger.

En coulisses, on aménage des appartements conspiratifs et des salles secrètes à la forteresse Pierre-et-Paul pour ses rencontres avec les plus hauts dirigeants de l'Empire.

Le contraste est violent entre la guerre au front – pénurie d'obus, retraites, pertes colossales, réfugiés par millions – et les nuits d'orgie à Pétrograd.

À Moscou, la tension se transforme en pogroms anti-allemands : pharmacies, boutiques et fabriques sont saccagées, la police laisse faire, parfois dirige même les bandes.

Cette colère diffuse, notée par l'ambassadeur de France, apparaît comme un premier symptôme des explosions révolutionnaires à venir.

Sur fond de débâcle militaire, de scandales, d'accusations d'espionnage et de trahison (comme le procès du ministre de la Guerre Soukhomlinov), l'influence de Raspoutine sur le couple impérial semble de plus en plus dangereuse pour l'État.

Nicolas II, poussé par lui, renvoie le grand-duc Nicolas Nikolaïevitch et prend lui-même le commandement de l'armée, laissant la capitale et le gouvernement encore plus vulnérables aux intrigues.

En 1916, un groupe de comploteurs issus de la plus haute aristocratie – le jeune prince Félix Ioussoupov, le député monarchiste Purichkévitch, un grand-duc et quelques officiers – décide que, pour sauver la Russie et la monarchie, il faut tuer Raspoutine.

Le plan prévoit de l'attirer au palais Ioussoupov, dans un sous-sol soigneusement décoré, et de l'empoisonner avec des gâteaux et du vin au cyanure.

L'élimination du "paysan sacré" doit être l'étincelle d'un sursaut, mais survient au contraire à la veille de l'effondrement définitif de l'Empire russe.

Scénario

L'année 1915. L'armée russe recule. La retraite au front se traduit par des pogroms anti-allemands dans les usines, les magasins et les appartements privés à Moscou. À Zurich, Lénine rêve de transformer la guerre mondiale en guerre civile. Au printemps 1915, à Berne, en Suisse, se tient une

conférence de femmes à laquelle participent Krupskaya, Clara Zetkin et la femme de Zinoviev, Lilina. Les dames ne soutiennent pas le rêve de Lénine de guerre civile. Elles votent pour le slogan : « Travailleuses de tous les pays, unissez-vous ! »

Au même moment, le starets Grigori Raspoutine fait sa virée légendaire au restaurant « Iar ».

Au plus fort de la guerre russo-japonaise et de la révolution de 1905, l'empereur russe Nicolas invita de Paris le médium français, le docteur Pinos. Le but de cette invitation était le désir de Nicolas de consulter l'esprit de son père, Alexandre III, au sujet des moyens d'apaiser le pays.

On considéra que le lieu le plus approprié pour évoquer l'esprit était la chambre d'enfant de l'héritier Alexeï, qui n'avait même pas encore un an. L'esprit d'Alexandre III, dit-on, se manifestait invariablement pendant les séances de médiumnité. Nicolas se sentait probablement comme Hamlet. L'héritier Alexeï, évidemment, ne voyait pas l'esprit de son grand-père, car il dormait.

Dans son journal, Nicolas n'a laissé aucune information sur les conseils de son père ; en revanche, le 1^{er} novembre 1905 apparaît cette note : « Nous avons pris le thé avec Militsa et Stana, nous avons fait la connaissance d'un homme de Dieu, Grigori, de la province de Tobolsk. »

À son tour, l'homme de Dieu Grigori de la province de Tobolsk, c'est-à-dire Grigori Raspoutine, partageait plus tard ses souvenirs de sa rencontre avec le premier couple de Russie : « Quand la révolution leva haut la tête, ils eurent très peur. Et les voilà qui commencent à rassembler leurs affaires pour aller se cacher quelque part. Je les ai longtemps exhortés à cracher sur toutes ces peurs et à régner. Ils n'étaient pas d'accord. Je me suis mis à taper du pied et à crier. La souveraine céda la première, puis le tsar. La tsarine leva les mains en l'air et, en larmes, dit : "Grigori ! Si tous les hommes se lèvent contre toi, moi je ne t'abandonnerai pas, je ne t'obéirai pas [à eux]." »

La tsarine, qui n'était pas dépourvue de volonté, tint sa parole. Mais même le peu volontaire Nicolas resta sur cette question d'une fermeté telle qu'on peut dire qu'il sacrifia la couronne rien que pour garder Raspoutine auprès de lui.

Raspoutine se comportait avec le couple couronné de manière rude, assurée et décontractée. C'était la marque d'un dresseur expérimenté. Maurice Paléologue, ambassadeur de France en Russie, écrivait que le tsar et la tsarine entendirent dans le langage pittoresque et prolix de Raspoutine, leur sembla-t-il, « la voix de la terre russe ». C'est pourquoi, en ne reniant pas Raspoutine, les derniers Romanov, conformément à la tradition tragique russe, donnèrent en un certain sens leur vie pour le peuple. Il est d'ailleurs frappant que le tsar de Russie ait partagé la représentation classique de l'intelligentsia russe, d'une part sur le peuple, et d'autre part sur la façon dont il fallait aimer ce peuple. Dans le cas des Romanov, ils n'eurent même pas besoin d'« aller au peuple » : le peuple, en la personne de Raspoutine, vint à eux lui-même. L'essence de la fameuse force hypnotique de Raspoutine résidait précisément dans le fait que les Romanov prirent Raspoutine pour le peuple. Et il était vraiment chair de la chair du peuple.

Lors d'un interrogatoire à la Tchéka – pas à la fameuse Tchéka, mais à la première, organisée par le Gouvernement provisoire après la Révolution de Février – le 6 avril 1917, le compagnon de Raspoutine, le célèbre homosexuel du grand monde, le prince Andronikov, raconta : « Raspoutine, c'est le grand-duc Nicolas Nikolaïevitch qui l'a trouvé. Le grand-duc avait un chien malade. Il ordonna au vétérinaire que le chien guérisse. Le vétérinaire dit qu'il avait en Sibérie un conjurateur qui pouvait jeter un sort pour guérir le chien. On fit venir le conjurateur. Il se trouva que c'était M.

Raspoutine. Par hasard ou non, mais le fait est que le chien ne creva pas. Ensuite, il guérit la fiancée du grand-duc Nicolas Nikolaïevitch. »

C'est justement avec elle, la princesse monténégrine Anastasia, en premières noces duchesse de Leuchtenberg, et à la maison Stana, et avec sa sœur Militsa, que Nicolas prenait le thé quand il vit Raspoutine pour la première fois. Ce sont précisément ces deux sœurs qui traînèrent le faiseur de miracles Raspoutine au palais.

L'ancien premier ministre Witte indique clairement le but principal des Monténégrines dans l'histoire avec Raspoutine : « Tout d'abord, il leur vint le désir d'obtenir le plus d'argent possible. En général, ces dames s'étaient solidement agrippées à l'argent russe. » Par la suite, en émigration à Antibes, le grand-duc Nicolas Nikolaïevitch eut de quoi vivre. Stana était économe. Raspoutine bénit personnellement le mariage du grand-duc et de la Monténégrine. Et, il faut le dire, pas seulement en signe de gratitude pour le laissez-passer vers le Palais d'Hiver. Les Monténégrines n° 1 et n° 2, Scylla et Charybde de la cour russe, Stana et Militsa, étaient pour lui des clientes toutes trouvées.

Le père de l'assassin de Raspoutine, Félix Ioussoupov, Félix Ioussoupov père, se souvient : « Un jour, en Crimée, je rencontrai la grande-duchesse Militsa dans une calèche avec un inconnu. Je la saluai, mais elle ne répondit pas à mon salut. Plus tard, je lui demandai pourquoi. Elle répondit : "Parce que vous ne pouviez pas me voir. J'étais avec le docteur Philippe. Et quand il porte son chapeau, lui et ses compagnons sont invisibles." »

Le charlatan docteur Philippe était au palais avant Raspoutine. Raspoutine le remplaça.

1915. Pétrograd. D'après les rapports de police.

24 novembre. Raspoutine est rentré chez lui très ivre et est aussitôt ressorti. Il est revenu à deux heures du matin complètement ivre.

3 décembre. Raspoutine a quitté l'appartement et est revenu ivre.

5 décembre. Raspoutine est revenu à trois heures du matin ivre.

7 décembre. Raspoutine est rentré chez lui à cinq heures du matin assez ivre.

15 décembre. Raspoutine, avec le lieutenant-colonel Ezerski, est parti en voiture au restaurant « Villa Rodé », et à deux heures du matin la surveillance les y a laissés.

20 décembre. Raspoutine et le secrétaire du métropolitain Pitirim, Osipenko, sont partis au restaurant « Villa Rodé ». Raspoutine est rentré chez lui vers sept heures du matin ivre mort.

Le mois de décembre 1915 n'est pas exceptionnel. Les rapports de police pour toute l'année 1915 fixent un tableau tout aussi monotone. L'ivrognerie, d'ailleurs, ne doit tromper personne. Ce n'est qu'une des conditions admises du jeu. Le jeu lui-même se jouait dans un état absolument lucide.

En 1915, les médias attaquèrent Raspoutine pour la première fois. L'ambassadeur de France en Russie en fixe la date précise – le 29 août. Jusqu'à ce jour, la censure et la police protégeaient Raspoutine de toute critique dans les journaux. Au début de 1912, une série d'articles condamnant Raspoutine pour immoralité en vertu de l'article 1001 du Code, c'est-à-dire pour pornographie, était bien sortie. Mais les articles furent saisis, et les tribunaux, sous la pression du ministre de la Justice Tcheglovitov, confirmèrent ces saisies. Dans l'une des imprimeries moscovites, on dispersa les caractères et on détruisit le texte d'une brochure sur Raspoutine, ce qui contraria extrêmement la sœur aînée de l'impératrice, la grande-duchesse Élisabeth Fiodorovna, qui avait lu le texte de la brochure et espérait sur son effet à Tsarskoïe Selo.

Extrait de l'interrogatoire de l'ancien ministre de l'Intérieur Protopopov à la Tchéka du Gouvernement provisoire, le 21 juillet 1917 :

— Il y avait des articles au sujet desquels j'indiquais directement qu'on ne pouvait pas les publier. Je donnais des instructions, et on m'en donnait.

— Qui vous en donnait ?

— Tsarskoïe Selo. On me disait qu'il fallait brider la presse, on disait : « Comment pouvez-vous permettre cela, est-ce possible ? »

Nicolas se plaignait : « Je ne comprends pas, vraiment il n'y a aucun moyen de faire exécuter ma volonté ? »

Le ministre de la Guerre Polivanov se souvenait qu'il connaissait une circulaire interdisant d'écrire sur Raspoutine.

En 1915, il y eut une véritable percée. La campagne contre Raspoutine fut ouverte par le journal *Les Nouvelles de la Bourse (Birjévye Vedomosti)*. On y racontait ouvertement la débauche, les intrigues, les vols, les liens scandaleux avec la haute bureaucratie et le haut clergé. Le journal évita pour autant toute allusion à la proximité avec le tsar et la tsarine, mais posa la question de savoir si le pacte de la bureaucratie avec Raspoutine n'était pas l'accusation la plus terrible contre le régime.

Le public admirait que le ministre de l'Intérieur, le prince Chtcherbatov, ait autorisé la publication de cet article, mais prédisait unanimement qu'il ne garderait pas longtemps son portefeuille.

Environ une semaine après la parution de l'article, dans les premiers jours de septembre 1915, lors d'une promenade, Raspoutine dit à l'agent de police chargé de sa protection : « Oui, mon gars, l'âme est très en peine, à tel point que j'en suis devenu sourd. » L'agent lui demanda : « Pourquoi cela, chez vous ? » — « Parce que, mon gars, il se passe des choses mauvaises dans le pays, et ces maudits journaux écrivent sur moi, ils irritent, il va falloir aller au tribunal. »

Le ministre de l'Intérieur, le prince Chtcherbatov, fut relevé de ses fonctions à la mi-septembre. À sa place, on nomma Alexandre Khvostov, un ancien patient de Raspoutine.

Khvostov se souvenait qu'un jour, à la demande de sa femme, il avait voulu suivre un traitement pour ne plus se ronger les ongles et s'était adressé à un médecin hypnotiseur, mais que celui-ci ne l'avait pas aidé, disant qu'il possédait, lui, Khvostov, une puissante force de volonté. Alors Khvostov s'adressa à Raspoutine, et il ressentit très nettement sur lui la force de son hypnose. Plus tard, il dansait souvent pour Raspoutine chez lui, à l'appartement du 64, rue Gorokhovaya.

D'ordinaire, ils se rencontraient dans des appartements conspiratifs. L'un d'eux fut loué pour trois ou quatre mois dans la rue Italiïnskaïa, un autre – dans une ruelle près de la Fontanka, à côté du ministère de l'Intérieur. Cet appartement fut aménagé personnellement par le chef des gendarmes, le colonel Komissarov, qui, après la révolution, fut d'ailleurs employé de cette même Tchéka.

Komissarov y installa une salle à manger, l'approvisionna de tout le nécessaire pour des déjeuners et dîners d'affaires, et y plaça, sous les traits d'un laquais, un agent de filature marié.

Dans cet appartement aussi, Raspoutine rencontrait le directeur du Département de la police, Beletsky. Son service était chargé de la police politique. Après la démission du ministre de l'Intérieur Chtcherbatov pour l'article sur Raspoutine et la nomination de Khvostov au ministère, Beletsky, avec la bénédiction de Raspoutine, devint « camarade », c'est-à-dire adjoint, du ministre de l'Intérieur.

Pour les rencontres secrètes avec des prétendants à de hauts postes de l'État, on utilisait également les casemates de la forteresse Pierre-et-Paul. La fille du commandant de la forteresse, le général Nikitin, était une fervente admiratrice de Raspoutine. Elle allait en ville le chercher et le ramenait en équipage à la forteresse. Là, dans la chambre de mademoiselle Nikitina ou dans une casemate, Raspoutine rencontrait le futur premier ministre Stürmer. Le départ de Goremykine du poste de président du Conseil était déjà pour Raspoutine une affaire réglée. Le 14 juin 1917, lors d'un interrogatoire, Stürmer reconnut qu'il avait rencontré Raspoutine à la forteresse Pierre-et-Paul. Au cours du même interrogatoire, il déclara que le lendemain de sa nomination, lui, président du Conseil des ministres de l'État russe, s'était rendu à une rencontre obligatoire avec Raspoutine dans l'appartement de Mme Orlova, actrice d'un théâtre privé, dans la maison Lerme. Il fut incapable d'expliquer pourquoi un lieu aussi étrange avait été choisi pour cette rencontre. Il dit : « Parce qu'il n'y avait pas d'autre endroit. »

Stürmer avait été proposé pour le poste de président du Conseil par le métropolite de Petrograd, Pitirim. Avec Pitirim, Raspoutine était au tutoiement. D'ailleurs, ce n'est pas très exact : Raspoutine tutoyait tout le monde. Avec Pitirim, Raspoutine était au tutoiement et à « espèce de crapule ». Chez Pitirim, à la laure, Raspoutine arrangeait aussi des rencontres avec des ministres. Dans le même temps, Pitirim expliquait constamment à tout le monde qu'il ne connaissait pas Raspoutine.

Khvostov raconte : « Ce fut un grand embarras. Pitirim m'assurait qu'il n'était pas familier avec Raspoutine, et moi, je tombai sur Raspoutine chez lui. »

C'est à Raspoutine que Pitirim doit sa nomination à Petrograd. D'abord, Pitirim fut évêque de Toula, mais en réalité, c'était son moine de cellule Mitrofanych qui dirigeait l'éparchie, entretenant avec l'évêque les relations les plus intimes qui soient. Ensuite, il fut muté à Vladikavkaz, où apparut auprès de lui comme moine de cellule Osipenko, par la suite grand ami de Raspoutine, qui, d'après une version, était le fils illégitime de Pitirim lui-même, et d'après une autre, se trouvait avec lui dans les mêmes relations que son prédécesseur. Ensuite, Pitirim fut muté à Samara, puis il devint exarque de Géorgie. Le 23 novembre 1915, Pitirim reçut soudain une nomination dans la capitale. Sur les motifs de cette nomination, se souvient l'admiratrice de Raspoutine, Mme Joukowskaïa : « Raspoutine bondit de table et frappa dans ses mains : “Ah, barinia, soudarynia... que le diable emporte votre consistoire, et Pitirim, ce fils de chienne, nous le ferons métropolite. Oh, barinia, soudarynia, qu'est-ce que le Synode pour moi, je sais tout seul. Qu'est-ce que le Concile pour moi, je crache sur l'Église, qu'est-ce que le patriarche pour moi, au diable, que m'importe Pitirim, l'important, c'est que ce soit comme j'ai dit !” »

Sergueï Ioulievitch Witte disait : « L'Église, chez nous, s'est transformée en une institution bureaucratique morte, le service ecclésiastique en service aux dieux terrestres. Nous devenons peu à peu moins chrétiens que les adeptes d'autres confessions chrétiennes. Nous devenons peu à peu les moins croyants de tous. »

À propos, du Synode. Le Synode est un organe bureaucratique dirigé par un laïc. Il fut créé par Pierre I^{er} pour contrôler et administrer l'Église. Au Synode, Raspoutine avait des amis : le directeur de l'administration économique, le secrétaire en chef et le trésorier. Le trésorier était informateur auprès de Raspoutine. Raspoutine entretenait des relations sexuelles avec la femme du trésorier.

La nomination du nouveau procureur général, Samarine, fut une grande surprise pour Raspoutine. Avec le précédent, Sabler, Raspoutine était en bons termes ; il disait de lui : « Sabler, voyez-vous, s'est récemment prosterné à mes pieds, pour me remercier de l'avoir mûri jusqu'à la fonction de

procureur. » Et Raspoutine mimait la façon dont Sabler se prosternait devant lui. Et là, d'un coup, au lieu de Sabler – Samarine, qui détestait Raspoutine et ne cachait pas sa haine.

Samarine resta en poste de juillet à septembre 1915. La procédure même de sa révocation est curieuse. Samarine arriva à la Stavka auprès de Nicolas et se mit à parler de l'influence des « forces obscures ». Le tsar fut aimable, l'invita à dîner ; au dîner, l'amabilité du souverain grandit encore. Samarine retourna à Petrograd enchanté. Le lendemain matin, Nicolas écrivit une note au premier ministre : « J'ai oublié hier de dire à Samarine qu'il était relevé. Ayez la bonté de le lui annoncer. »

Après la révocation de Samarine, Raspoutine ne se calma pas. Comme il avait déjà placé Khvostov au ministère de l'Intérieur, c'est un parent de Khvostov, Voljine, qui fut nommé procureur général du Synode. Ensuite, Khvostov se lança dans des intrigues dans l'espoir d'obtenir le poste de premier ministre. L'intrigue ne fonctionnait pas. Khvostov était déjà prêt à tuer Raspoutine de sa propre main. Mais là, sous l'influence directe de Raspoutine, Nicolas nomma à la tête du gouvernement le Stürmer susmentionné, que Raspoutine lui-même appelait « le petit vieux sur une ficelle ». Khvostov fut écarté du ministère de l'Intérieur, et son parent Voljine perdit le poste de procureur général du Synode. À sa place, on nomma Nikolaï Raïev, qui jusque-là dirigeait les cours supérieurs féminins. Khvostov, quittant ses fonctions, emporta comme indemnité de sortie un million de roubles d'État.

Quand les rencontres avec Raspoutine dans des appartements conspiratifs ne suffisaient pas aux hauts responsables, ceux-ci envoyaient leurs épouses à la rue Gorokhovaya 64, où vivait Raspoutine.

Le bureau de travail dans l'appartement de Raspoutine était meublé de mobilier en cuir. C'est là que se déroulaient les rencontres de Raspoutine avec les représentantes de la haute société pétersbourgeoise. Ensuite, Raspoutine reconduisait la dame en disant : « Eh bien, ma mère, tout est en ordre. » Une fois la réception des visiteuses terminée, Raspoutine se rendait d'ordinaire aux bains publics situés en face. Les promesses qu'il faisait dans ces cas étaient toujours tenues.

Contrairement aux visites d'affaires du jour, les nuits dans l'appartement de Raspoutine étaient bruyantes. Le voisin de Raspoutine, qui eut ce malheur, était un fonctionnaire du Synode, M. Blagovechtchenski. Voici ce dont il se souvenait : « J'écrivais dans mon cabinet, et derrière la cloison s'était rassemblée une société très nombreuse et joyeuse. Vers minuit, arrivèrent des musiciens, dix ou douze personnes, d'un quelconque jardin de divertissement. Les motifs d'opérette se transformèrent en danse endiablée. On chanta à plusieurs reprises des chansons géorgiennes. Puis, apparemment, "le maître" chanta et dansa en solo.

Ce jour-là, la fenêtre de la cuisine était ouverte, le rideau relevé. À la cuisine, pour prendre des zakouski, des fruits, du vin et du jus, venaient surtout des dames et des demoiselles. "Le maître" sortit plusieurs fois à la cuisine. Toute la vaisselle était lavée par eux-mêmes, il n'y avait pas de domestiques, tout était rangé par les dames. »

Depuis le printemps 1915, l'offensive principale de l'Allemagne commença sur le front Est, c'est-à-dire contre la Russie. L'armée russe ressentait déjà pleinement, au printemps, la faim en munitions. Les Allemands sentirent le point faible. Pour une dizaine d'obus ennemis, nous répondions par un seul. Dans un télégramme du commandant du front Sud-Ouest, Nikolaï Ioudovitch Ivanov, l'un de nos généraux les plus capables (il écrit au chef d'état-major Ianouchekevitch) : « Le stock de cartouches qui me reste ne couvre pas le quart d'un complément. » On ressentait aussi une pénurie

de fusils. Le désespoir du commandement de front est attesté par un télégramme proposant d'armer les compagnies d'infanterie de haches montées sur de longs manches.

À la suite de pertes effroyables dans l'infanterie, il manquait d'officiers. On en transférait dans l'infanterie depuis la cavalerie. Ainsi, à sa propre demande, le mari de la grande-duchesse Tatiana Konstantinovna, Constantin Bagration, passa dans l'infanterie. Il commandait une compagnie sous les ordres du général Broussilov et fut tué lors de son premier combat d'une balle dans le front.

En septembre 1915, l'Empire russe avait complètement perdu la Pologne, la Lituanie, une partie de la Lettonie et de la Biélorussie. Les villes de Varsovie, Vilna, Kovno, Grodno, Brest furent abandonnées. Les contemporains appelèrent ce cauchemar la « grande retraite ». Notre armée perdait 200 000 hommes par mois, tués et blessés ; en 1915, près d'un million de soldats et d'officiers furent capturés. Quarante mille des meilleurs cadres d'officiers de la conscription de 1914 avaient pratiquement été anéantis.

Les écoles d'officiers, en formation accélérée, produisaient 35 000 officiers par an. Désormais, pour 3 000 soldats, on comptait dix officiers de qualification pas excellente. Ils ne savaient pas être des pères pour leurs soldats, et, comme il s'avéra, pas non plus des serviteurs du tsar.

En outre, déjà au début de la guerre, les deux tiers des officiers – du sous-lieutenant au colonel – étaient soit d'origine paysanne, soit issus des couches modestes instruites. Les élèves des écoles de sous-officiers, entourées de légendes ultérieures, étaient pour un quart des paysans.

Le représentant permanent du commandement britannique en Russie, le colonel Knox, parlait avec des soldats russes. Voici leur idée de la tactique : « Nous reculerons jusqu'à l'Oural, et dans l'armée de l'ennemi il ne restera qu'un Allemand et un Autrichien. L'Autrichien, nous le ferons prisonnier, et l'Allemand, nous le tuerons. »

La retraite générale de l'armée russe s'accompagnait de la fuite de masses immenses de population. Un cinquième de la population de la Russie soit s'enfuit, soit se retrouva en zone occupée. Le compagnon de Stolypine assassiné, Alexandre Vassilievitch Krivochéine, écrivait : « De toutes les épreuves de la guerre, l'exode des réfugiés est la plus grave et la plus difficile à guérir. Maladies, chagrin et misère avancent avec les réfugiés vers la Russie. Ils créent la panique et détruisent tout ce qui restait de l'élan des premiers jours de la guerre. La prochaine migration plongera la Russie dans les ténèbres de la révolution. »

Le général Polivanov, ministre de la Guerre, disait en août 1915 qu'il ne restait qu'à croire aux espaces sans limites, à la boue infranchissable et à la miséricorde de saint Nicolas le Thaumaturge, protecteur de la sainte Russie. D'un autre côté, le même Polivanov disait qu'un malheur national surviendrait lorsque les événements se rapprocheraient de Tver et de Toula.

Pendant la Première Guerre mondiale, il ne vint à l'idée de personne, en Russie, cette pensée simple et bestiale des détachements de barrage, quand des divisions du NKVD se tiennent derrière les fantassins et les poussent à l'offensive à coups de mitrailleuses. À la place, un chef d'état-major extrêmement inquiet, le général Ianouchekevitch, écrit depuis la Stavka à Nicolas : « Il est nécessaire de promettre à chaque soldat-paysan une parcelle de terre pour son service fidèle. Comme un noyé s'accroche à une paille, je tente de trouver n'importe quel moyen de sortir de la situation actuelle. »

Étrange chose : c'est précisément de cela que parle Raspoutine à ce même moment. Selon lui, les terres des monastères et de l'État doivent être réparties entre les participants sans terre à la guerre. «

Une partie des terres seigneuriales doit aussi être donnée et répartie parmi les soldats », dit Raspoutine.

Dans la troisième décennie de mars 1915, Raspoutine vint à Moscou pour prier au Kremlin sur la tombe du héros du Temps des Troubles russe du début du XVII^e siècle, le patriarche Germogène. Il n'y eut aucune information à ce sujet, mais toute la Russie apprit la façon dont Raspoutine avait passé la soirée du 26 mars.

D'après un rapport du chef du service de sûreté Мартынов à l'adjoint du ministre de l'Intérieur pour les affaires de police, le général Дюковский :

« Le 26 mars, vers onze heures du soir, arriva au restaurant "Iar" le bien connu Grigori Raspoutine, en compagnie de deux dames et du journaliste des journaux moscovites et pétersbourgeois Nikolaï Nikolaïevitch Sedov. Ayant pris un cabinet, ils firent appeler l'éditeur du journal *Nouvelles de la saison*, le citoyen héréditaire Кугульский. »

Il faut dire que l'invitation par Raspoutine, au « Iar », de représentants des médias attire l'attention. Il est tout à fait possible que Raspoutine ait voulu la publicité de ce qui allait se produire au « Iar ». Il construisait son plan sur cette publicité, comptait, outre la beuverie, en retirer un plaisir supplémentaire, se faisait sa propre publicité et travaillait pour un large public – des témoins du restaurant jusqu'à Tsarskoïe Selo. Dommage qu'il n'y ait pas eu la télévision.

Revenons au rapport de l'Okhrana. Raspoutine fit venir un chœur de femmes, qui chanta et dansa le maxixe et le cake-walk. Le cake-walk – de l'anglais *cakewalk* – est une danse d'avant-guerre des Noirs américains. Le maxixe retentissait partout. Même le fonctionnement des caisses enregistreuses dans les magasins s'accompagnait de la mélodie : « Le maxixe – une danse exquise, ta-ra-ta. » Les klaxons des automobiles jouaient la même chose. Chez Ilf et Petrov, dans *Le Veau d'or*, la trompe en cuivre de la légendaire « Antilope gnou » émet ces sons joyeux, déjà démodés à l'époque d'Ostap Bender.

En outre, en dansant le maxixe, les partenaires pouvaient s'embrasser. Mais pour Raspoutine, « s'embrasser » était au-dessous de la dignité masculine. Je continue de citer le rapport. D'abord, ivre, Raspoutine dansa une danse russe. Puis son comportement prit un caractère absolument scandaleux, une sorte de psychopathie sexuelle : il exhiba ses organes génitaux et, dans cet état, continua à converser avec les chanteuses, en leur distribuant des billets portant l'inscription « Aime sans intérêt ».

À la remarque du chef de chœur sur l'indécence d'un tel comportement, Raspoutine répondit qu'il se tenait toujours ainsi devant les femmes. Ensuite, Raspoutine se mit à se confier en ces termes : « Ce caftan, c'est la "vieille" (c'est-à-dire l'impératrice) qui me l'a offert, c'est elle qui l'a cousu. Eh, ce que "Elle" dirait si elle me voyait maintenant ! »

Le chef de la police de Moscou, le général Adrianov, voulut faire personnellement rapport à l'empereur au sujet du scandale au « Iar » ; il se présenta en grand uniforme à Tsarskoïe Selo. Mais le commandant des palais impériaux, le général Воейков, ne le laissa pas approcher du tsar. Par la suite, Adrianov écrivit un rapport selon lequel Raspoutine n'avait pas organisé de scandale au « Iar ».

L'adjoint du ministre de l'Intérieur, le général Дюковский, remit personnellement à l'empereur sa note sur le scandale à Moscou, puis, le 1^{er} juin, fit un rapport détaillé à Nicolas, dans lequel il exposa ses vues sur Raspoutine et sur la Russie, en indiquant l'influence corruptrice et le pouvoir de

Raspoutine, qui menaçaient l'État et la dynastie. Un second rapport, encore plus détaillé, au souverain, Djoukovsky le fit le 4 août.

Le 10 août, Raspoutine dit à un agent de Djoukovsky : « Eh bien, votre Djoukovsky... », et il siffla. Cinq jours après ce sifflement, Nicolas envoya Djoukovsky à la retraite.

Après le scandale au « Iar », sur le conseil d'un médecin, Raspoutine partit dans sa patrie, dans la province de Tobolsk, au village de Покровское. Ensuite, il revint à Pétrograd pour une semaine, et repartit ensuite à Покровское sur un bateau à vapeur nommé « Tovar-par ».

Sur le bateau, ivre, Raspoutine fit chanter les soldats en chœur, traita le garçon de café d'escroc, en déclarant qu'il lui avait volé 3 000 roubles. Enfin, il se permit de parler avec irrespect de l'impératrice et de ses filles, et, pour finir, s'endormit dans sa cabine et se mouilla.

Pour être juste, il faut dire que parfois Raspoutine suscitait la plus vive colère de Nicolas. Il y eut des périodes où Nicolas ne le laissait même pas paraître devant ses yeux, mais Raspoutine, pour sa défense, disait toujours qu'il était, comme tous les hommes, un pécheur et non un saint. « Pas un saint. » Et sur ce principe, il était difficile au souverain de le contredire.

Une fois, à Покровское, Raspoutine alla rendre visite à son frère Nikolai. Son père arriva au même endroit et se mit à injurier son fils Grigori avec les mots les plus grossiers. Raspoutine bondit de la table comme un enragé, poussa son père dans la cour, le renversa par terre et se mit à le frapper à coups de poing. Le père criait : « Ne me frappe pas, canaille ! » Il fallut les séparer. Remis, le vieil homme se remit à insulter son fils de plus belle, menaçant de tout raconter : qu'il ne savait rien, et que la seule chose qu'il savait, était de tenir la domestique Dounia par les parties molles.

Sur fond d'offensive allemande et de retraite de l'armée russe, les conversations sur l'espionnage et la mainmise allemande sur l'économie et les organes de gestion de l'État devinrent extrêmement populaires à Moscou. Les bavardages oisifs se transformèrent en campagne d'information dans les journaux *Pour la Russie*, *Le Temps*, *Les Nouvelles du soir*. Une flambée de choléra à la manufacture Prokhorov – aujourd'hui Трехропка – fut interprétée comme un acte terroriste allemand.

Le 26 mai 1915, à six heures du soir, le propriétaire de la manufacture Prokhorov téléphone au chef de la police de Moscou, Adrianov : « Au nom de Dieu, comme citoyen et comme fabricant, je vous demande d'arrêter le mouvement de la foule. » Le général Adrianov répond : « Quand une foule marche avec le portrait de Sa Majesté l'empereur et chante "Dieu protège le tsar", je ne la disperserai pas. »

Le pogrom commença. La veille déjà, on distribuait des tracts avec les adresses des maisons de commerce allemandes. Une maison de thé à Dorogomilovka servait de lieu de rassemblement à des détachements spéciaux. Le chef payait les manifestants trois roubles par jour.

Le matin du 28 mai, on s'en prit à la célèbre pharmacie Ferrein, rue Nikolskaya. On y trouva 80 litres d'alcool, qui furent aussitôt bus. Ensuite, la foule se dirigea vers la fabrique de parfums Brocard – aujourd'hui *Nouvelle Aube* – où l'on produisait les parfums les plus populaires, « Lilas persan », et les savons « Populaire », « Paysan » et « National ». À la pharmacie Keller, on but même les toniques contre les parasites.

À deux heures de l'après-midi, le 28 mai, la foule se rassembla sur la place Rouge. Sur la place Rouge, la foule réclamait déjà la démission de Nicolas, la tonsure de l'impératrice comme religieuse, et le trône à donner au commandant en chef, le grand-duc Nicolas Nikolaïevitch. Ensuite,

le pogrom se propagea dans la ville et gagna les faubourgs. C'était le premier pogrom non juif de l'histoire de la Russie.

Une fois, à Покровское, Raspoutine alla rendre visite à son frère Nikolai. Son père arriva au même endroit et se mit à injurier son fils Grigori avec les mots les plus grossiers. Raspoutine bondit de la table comme un enragé, poussa son père dans la cour, le renversa par terre et se mit à le frapper à coups de poing. Le père criait : « Ne me frappe pas, canaille ! » Il fallut les séparer. Remis, le vieil homme se mit à insulter son fils de plus belle, menaçant de tout raconter : qu'il ne savait rien, et que la seule chose qu'il savait, était de tenir la domestique Dounia par les parties molles.

Sur fond d'offensive allemande et de retraite de l'armée russe, les conversations sur l'espionnage et la mainmise allemande sur l'économie et les organes de gestion de l'État devinrent extrêmement populaires à Moscou. Les bavardages oisifs se transformèrent en campagne d'information dans les journaux *Pour la Russie*, *Le Temps*, *Les Nouvelles du soir*. Une flambée de choléra à la manufacture Prokhorov – aujourd'hui Трëхровка – fut interprétée comme un acte terroriste allemand.

Le 26 mai 1915, à six heures du soir, le propriétaire de la manufacture Prokhorov téléphone au chef de la police de Moscou, Adrianov : « Au nom de Dieu, comme citoyen et comme fabricant, je vous demande d'arrêter le mouvement de la foule. » Le général Adrianov répond : « Quand une foule marche avec le portrait de Sa Majesté l'empereur et chante "Dieu protège le tsar", je ne la disperserai pas. »

Le pogrom commença. La veille déjà, on distribuait des tracts avec les adresses des maisons de commerce allemandes. Une maison de thé à Dorogomilovka servait de lieu de rassemblement à des détachements spéciaux. Le chef payait les manifestants trois roubles par jour.

Le matin du 28 mai, on s'en prit à la célèbre pharmacie Ferrein, rue Nikolskaya. On y trouva 80 litres d'alcool, qui furent aussitôt bus. Ensuite, la foule se dirigea vers la fabrique de parfums Brocard – aujourd'hui *Nouvelle Aube* – où l'on produisait les parfums les plus populaires, « Lilas persan », et les savons « Populaire », « Paysan » et « National ». À la pharmacie Keller, on but même les toniques contre les parasites.

À deux heures de l'après-midi, le 28 mai, la foule se rassembla sur la place Rouge. Sur la place Rouge, la foule réclamait déjà la démission de Nicolas, la tonsure de l'impératrice comme religieuse, et le trône à donner au commandant en chef, le grand-duc Nicolas Nikolaïevitch. Ensuite, le pogrom se propagea dans la ville et gagna les faubourgs. C'était le premier pogrom non juif de l'histoire de la Russie.

Le soir, tous les magasins allemands étaient dévastés. On sortait des pianos et on les brisait. Les magasins de musique de la rue Petrovka, du pont Kouznetski et de la grande Lubianka furent nettoyés. Périrent des manuscrits du poète Boris Pasternak, qui travaillait comme précepteur dans la maison du grand commerçant Moritz Philip.

La police n'entravait nulle part les pogromistes, parfois même elle dirigeait les bandes. Rue Miasnitskaïa, on vit un haut personnage pendant qu'à côté on jetait des objets par la fenêtre du troisième étage. Il y eut des meurtres. À la fabrique Schroeder, on tira le propriétaire dehors, sa femme et leurs deux enfants, on les mutila et on les jeta nus dans un fossé pour les y noyer.

En même temps, on tua deux sujets russes, Hollandaises d'origine. Dans les entrepôts de vin Genke, la police arrivée sur place trouva 32 morts dans une rixe en état d'ivresse.

Aux portes d'Arbat, une trentaine de personnes participaient au pogrom. Tout autour, une foule de plusieurs centaines de personnes regardait. Rue Tverskaïa, des dames en chapeau ramassaient des morceaux de soie éparpillés. Le couvent de Marfo-Mariinsky était étroitement gardé : des rumeurs circulaient dans le peuple selon lesquelles on y avait découvert chez la grande-duchesse Élisabeth Fiodorovna, fondatrice du couvent, un téléphone souterrain pour communiquer avec les Allemands.

Élisabeth Fiodorovna n'était appelée que Lizka – même par le portier de la maison du gouverneur général.

On vit des étudiants de l'université participer aux pogroms. Puis on cessa de distinguer ce qui était allemand de ce qui était russe.

À la fabrique « Skorokhod », on tenta d'arrêter les pogromistes, on leur disait que la fabrique était russe. Les pogromistes répondaient : « On sait bien, mais les chaussures sont drôlement bonnes. »

Au bout de trois jours, les troupes commencèrent à disperser les pogromistes. Les armes furent utilisées pour la première fois dans la ruelle Kamerguerski, en face du Théâtre d'Art.

Sur la courte période des pogroms se plaça le bref gouvernorat général à Moscou du prince Félix Ioussouпов père, père de Félix Ioussouпов fils, futur assassin de Raspoutine. Il faut dire qu'il tenta personnellement de calmer la foule, en sortant à cheval accompagné de deux cosaques. Action, de toute évidence, courageuse, mais sans résultat. Alors le gouverneur général Ioussouпов, qui était aussi commandant du district militaire de Moscou, prit la décision suivante : « Le seul moyen possible d'apaiser le peuple russe consiste à éloigner tous les Allemands de Moscou et à interdire leur passage à la nationalité russe. »

Sur les photos de famille, le gouverneur général Ioussouпов en tunique blanche ressemble étonnamment à Staline. C'est une ressemblance fortuite. Le prince Ioussouпов, par sa femme, était comte Soumarokov-Elston, fils du fils naturel du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV. Quoique le prince Ioussouпов ressemble beaucoup à Staline, il ne convenait guère à un petit-fils de Frédéric-Guillaume de chasser les Allemands. En outre, une telle perte de sang-froid est inattendue chez le prince Ioussouпов. Il subsiste une autre rare photographie : le remarquable peintre russe Valentin Serov, dans le domaine familial d'Arkhangelskoïe, près de Moscou, propriété de l'épouse de Ioussouпов, dessine la tête du cheval préféré du prince. Seulement la tête du cheval. Mais avec quelle tenue, droit, en grande tenue, Ioussouпов se tient sur le tapis et tient son cheval ! Et il est évident qu'il reste ainsi non pas cinq minutes.

Les Allemands ne furent pas expulsés de Moscou, mais les pogroms anti-allemands à Moscou, selon l'appréciation de l'ambassadeur de France en Russie, Maurice Paléologue, témoignaient de la disponibilité de la Russie à se révolter contre tout ce qui se trouvait au-delà de ses frontières occidentales. De plus, la violence incroyable, librement déversée sur Moscou en mai 1915, fut le premier symptôme de l'année 1917.

Le 11 juin 1915, le ministre de la Guerre Soukhomlinov, qui avait inauguré la guerre, fut relevé de ses fonctions. Ensuite, il fut traduit en justice pour haute trahison, ainsi que pour abus de pouvoir.

Le 11 juin, jour de sa révocation, Nicolas adressa à Soukhomlinov un message : « Cher Vladimir Alexandrovitch ! Les intérêts de la Russie et de l'armée exigent votre départ en ce moment. Combien d'années avons-nous travaillé ensemble, et jamais nous n'avons eu de malentendus. Je vous remercie cordialement pour tout votre travail. Que Dieu soit avec vous. Votre sincèrement dévoué, Nicolas. »

Selon le président de la Douma, Rodzianko, Raspoutine racontait : « J'arrive à Tsarskoïe Selo et je vois que papa (c'est-à-dire le souverain) est assis tout triste. Je le caresse sur la tête et je lui dis : "Pourquoi es-tu triste ?" Il dit : "Ce ne sont que des canailles tout autour. Il n'y a pas de bottes, pas de fusils – il faut attaquer, et on ne peut pas attaquer." »

D'après le même président de la Douma, Rodzianko, le commandant suprême, le grand-duc Nicolas Nikolaïevitch, se lamentait : « Dès janvier, je disais que je ne peux pas faire la guerre sans obus, sans fusils et sans bottes. »

En plus de l'incapacité à approvisionner l'armée, on imputait à Soukhomlinov des liens avec un groupe d'espions dirigé par le colonel de gendarmerie Myasoedov. La culpabilité de Myasoedov ne fut jamais complètement prouvée, mais il fut hâtivement pendu. Soukhomlinov se retrouva à la forteresse Pierre-et-Paul. Raspoutine n'éprouvait jamais de sympathie particulière pour Soukhomlinov, mais soudain il se préoccupa de sa santé et se mit à se lamenter : « Il faut libérer le général Soukhomlinov pour qu'il ne meure pas en prison, sinon ce ne sera pas bien. Libérer un prisonnier, c'est faire renaître un pécheur à une vie juste. »

Peu après, on transféra Soukhomlinov de la forteresse à l'assignation à résidence. Soukhomlinov niait sa culpabilité en trahison, espérait se justifier devant le tribunal, et savait que Raspoutine intercédait pour lui à la demande de sa femme. À propos de sa femme, Soukhomlinov disait que son principal défaut résidait dans une beauté et une grâce étonnantes, ce à quoi même le tsar avait prêté attention. Raspoutine, lui aussi, avait prêté attention à Elena Soukhomlinova. L'assignation à résidence de son mari, le général Soukhomlinov, en fut, à tous points de vue, un témoignage éloquent.

En outre, Raspoutine prêta son concours à l'épouse de l'empereur. Par l'intermédiaire de banquiers qui lui étaient proches, il lui assura un canal fiable par lequel elle pouvait, en temps de guerre, fournir une aide financière à ses parents hessois nécessiteux en Allemagne, que l'empereur Guillaume ne tenait pour rien et qui le payaient de haine.

Dès 1911, deux dames, à savoir l'impératrice Alexandra Fiodorovna et la grande-duchesse Anastasia Nikolaïevna, fille du roi du Monténégro Nicolas, s'étaient brouillées. Après la dispute, Anastasia Nikolaïevna, qui avait jadis amené Raspoutine à Alexandra Fiodorovna, se mit aussitôt à le détester.

Le mari d'Anastasia Nikolaïevna, le grand-duc Nicolas Nikolaïevitch, commandant en chef suprême au début de la guerre, cessa lui aussi aussitôt d'aimer Raspoutine et se mit même à supplier le tsar de chasser, comme il disait, « ce vil moujik ».

Il n'en sortit rien. Raspoutine gardait rancune.

Les revers de l'armée russe donnèrent à Raspoutine l'occasion de satisfaire sa vieille rancœur, et le 23 août 1915, le grand-duc Nicolas Nikolaïevitch fut relevé de ses fonctions de commandant en chef suprême. Le même jour, le souverain signa un décret par lequel il se nommait lui-même à ce poste vacant.

La veille, la grande majorité des membres du Conseil des ministres avait signé une protestation collective contre la démission de Nicolas Nikolaïevitch. Selon l'un des signataires : « Nous sommes assis sur un baril de poudre, et il ne faut qu'une seule étincelle pour que tout saute en l'air ; l'acceptation par l'empereur du commandement – ce n'est pas une étincelle, c'est une bougie entière jetée dans un arsenal d'artillerie. »

En d'autres termes, Nicolas n'est ni stratège ni tacticien, et, de plus, sa présence à la Stavka signifiera que la gestion du pays sera définitivement négligée.

Raspoutine, ivre, se vantait en public d'avoir fait « dégager Nikolachka », au sens du grand-duc. Tous les ministres qui avaient signé la protestation furent renvoyés de leurs fonctions.

Le 24 novembre 1915, Nicolas partit pour la Stavka de Moguilev avec l'héritier Alexeï. Il n'est pas exclu que, psychologiquement, ce voyage de Nicolas se soit expliqué par son désir de tout envoyer promener et, au moins pour un temps, de s'arracher à Pétrograd.

Raspoutine le confirme presque : « Papa m'écoute avec peine, il a honte. »

Le train impérial pour Moguilev cahotait sur les joints des rails. L'héritier du trône russe regardait à travers la vitre du wagon comme tous les enfants, le nez tout près de la vitre. Lors du passage du train sur un aiguillage, d'un tremblement à peine perceptible, une hémorragie de nez jaillit chez l'enfant, directement sur la vitre. Le père fut en pleine panique. Aucun moyen médical n'aidait son enfant malade de l'hémophilie. Nicolas donna l'ordre de rentrer d'urgence à Tsarskoïe Selo. Retourner à Raspoutine.

Aussitôt arrivé, on téléphona à Raspoutine pour le prier de venir. Mais Raspoutine ne vint pas ; il raconta ensuite qu'il l'avait fait exprès pour faire souffrir le souverain. On dit que Raspoutine exerçait un pouvoir sur le garçon et savait le calmer. En outre, il avait une fois fait une prédiction favorable à long terme : la maladie de l'héritier est dangereuse seulement jusqu'à dix-huit ans, après ce terme il sera complètement débarrassé de la maladie. Alexeï fut fusillé sans atteindre de deux semaines ses quatorze ans.

Le 2 juin 1915, l'industriel, métallurgiste, financier, millionnaire Alexeï Ivanovitch Poutilov eut une conversation avec l'ambassadeur de France en Russie, Maurice Paléologue. Après avoir allumé un cigare, Poutilov dit : « Les jours du pouvoir tsariste sont comptés. Il a péri sans retour. La révolution est inévitable. Le prétexte peut être n'importe quoi : une grève, la famine, une révolte à Moscou ou un scandale de cour. Le crime le plus grand du tsarisme est de n'avoir voulu admettre, à côté de sa bureaucratie, aucun autre foyer de vie politique. Et le jour où les fonctionnaires l'abandonneront, l'État russe lui-même se désagrègera. »

Un an plus tard, le 19 novembre 1916, le député monarchiste, membre des Cent-Noirs, défenseur de l'autocratie, Vladimir Mitrofanovitch Pourishkévitich prononça à la tribune de la Douma un discours d'accusation, pour la première fois, non seulement contre Raspoutine, mais aussi contre l'impératrice. Des extraits de ce discours furent transmis à Nicolas à la Stavka :

« Le mal vient de ces forces obscures et de ces influences qui font monter à de hauts postes des hommes qui ne peuvent les occuper... De ces influences qui sont dirigées par Grichka Raspoutine... Les ministres du tsar sont des marionnettes, dont les fils ont été pris par Raspoutine et l'impératrice Alexandra Fiodorovna – le mauvais génie de la Russie et du Tsar, étrangère au pays et au peuple. »

Raspoutine envoya un télégramme à la Stavka : « Pourishkévitich a insulté avec insolence, mais pas douloureusement. Ma paix n'en a pas été troublée. »

Le 20 novembre, Pourishkévitich reçut un coup de téléphone du jeune prince Félix Ioussoupov. Celui-ci lui demanda une rencontre pour éclaircir certaines questions liées au rôle de Raspoutine à la cour. Il dit qu'il n'était pas commode de parler de cela au téléphone.

Le même jour, Félix Ioussoupov écrivit à sa femme Irina, fille du grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch, une lettre en clair : « Ma chère chérie. Je suis terriblement occupé à élaborer le plan de la destruction de R. Tout se produira au milieu de décembre. Je t’embrasse fort ainsi que le bébé. Félix. »

Irina répondit à Félix : « La principale saloperie, c’est que tu as décidé de tout faire sans moi. Selon moi, c’est d’une sauvagerie monstrueuse. Je vois que tu es dans un enthousiasme fou et prêt à te taper la tête contre les murs. Je t’embrasse fort. Irina. »

Félix comprit qu’il ne s’était pas trompé dans le choix de son épouse. Il comptait sur sa participation. Depuis longtemps, Raspoutine voulait faire la connaissance de la jeune princesse Ioussoupova. Irina devait jouer dans le complot le rôle d’appât. Le plan entier du meurtre devait être réalisé par Félix, Pourishkévitich, le sous-lieutenant du régiment Préobrajensky Soukhotine, et le grand-duc Dmitri Pavlovitch. Ensuite Pourishkévitich amena le médecin de la Croix-Rouge Lazavert, en qui il avait une confiance totale.

On décida d’attirer Raspoutine au palais des Ioussoupov sur la Moïka et d’en finir avec lui en l’empoisonnant.

Le soir du 16 décembre, tout était prêt pour l’exécution du plan. Le sous-sol où l’on avait décidé de recevoir Raspoutine était méconnaissable. Tapis, portières, vases chinois dans les niches, massif mobilier ancien des Ioussoupov, foule de jolies babioles. Sur un buffet apporté – un crucifix en cristal de roche, travail italien du XVI^e siècle. Au milieu de la pièce se tenait une table à laquelle Raspoutine devait boire son dernier verre de vin.

Les membres du complot se rassemblèrent à onze heures du soir. Pour le poison, on choisit des petits gâteaux à la crème rose. Le docteur Lazavert mit des gants en caoutchouc, prit des cristaux de cyanure de potassium et les réduisit en poudre. Puis il soulevait la partie supérieure de chaque petit gâteau et saupoudrait la partie inférieure de poison. La dose était suffisante pour tuer plusieurs personnes. On décida de mettre le poison dans le verre au dernier moment, pour qu’il ne perde pas sa force. Quand on en eut fini avec les petits gâteaux, le docteur Lazavert enfila un costume de chauffeur, le prince Ioussoupov mit son manteau, ils montèrent dans l’automobile et partirent chercher Raspoutine.